

De la modernité parachutée à la modernité située

Une critique économique indisciplinée

*« La science cherche le mouvement perpétuel.
Elle l'a trouvé : c'est elle-même. »*

Victor Hugo

Zaoual Hassan

Maitre de Conférence
en Economie à l'I.U.T.
Saint-Omer/Dunkerque
et Professeur invité
(Chaire spéciale),
Institute of
Development Policy
and Management
University of
Antwerpen. Association
franco-marocaine
d'économie et de
management
interculturelle.
(zaoual@univ-littoral.fr ou
zaoual@pop.univ-lille1.fr)

Introduction : les nouveaux savoirs composés de la postmodernité

Les propos tenus dans ce texte visent avant tout à opérer un bilan des principales perspectives de recherche qu'imposent les mutations en cours en tenant compte des échecs des théories et des pratiques du développement. Afin de montrer la nécessité qu'a la pensée économique et de façon plus générale la pensée du social à tenir compte du contexte d'action des acteurs concernés par le changement, nous mettons d'abord le lecteur en garde contre les illusions du réductionnisme qui a caractérisé pendant une longue période la science moderne. Pour ce faire, nous nous inspirons aussi des débats relatifs à la physique contemporaine afin d'inciter l'analyse économique à faire preuve de prudence dans la formulation de ses lois et surtout à s'ouvrir à une démarche plus riche en interactions avec les milieux de vie qu'elle est censée faire évoluer en direction d'un « bien-être ». Le souci permanent du texte proposé est de mettre en évidence l'importance des contextes lorsqu'il s'agit de « lois économiques ». Car l'expérience montre que l'économie du capitalisme ou, de manière plus générale, la « modernité » ne se parachute pas. La complexité des situations ne se laisse pas dompter par le réductionnisme des sciences sociales et laisse entrevoir des interactions à la fois d'ordre symbolique, éthique et économique dont le décryptage présuppose, dorénavant, une épistémologie beaucoup plus ouverte sur la diversité et les croyances pratiques qui sont au cœur des organisations et des systèmes économiques locaux. De ce point de vue, l'aventure du développement est un « bon laboratoire d'erreurs fécondes » à partir du moment où l'on tire toutes les conséquences pratiques et théoriques. Et c'est ce que tente de conduire le programme scientifique du paradigme des sites en vue d'incorporer dans nos savoirs d'économie et de management d'organisation des dimensions jusqu'à lors négligées voire évacuées du

territoire de l'économiste. De cette façon, nous forçons le monde des abstractions à se rapprocher des mondes vécus des acteurs de l'organisation. Cette convergence ne peut se faire qu'en acceptant une véritable révolution dans nos manières de penser l'Homme, ce grand inconnu des sciences de l'Homme. C'est de cet avenir dont il s'agit : repérer les repères théoriques en vue de mieux comprendre ce que nous ne comprenons pas afin de mieux nous préparer aux mutations qui s'imposent à nos sciences ordinaires. La progression de ce texte qui expose l'ensemble de ces perspectives est structurée en deux grands paragraphes : de la modernité « parachutée » à la modernité « située », la métisse.

I. De la modernité parachutée

1. Retour à la physique, sœur aînée de l'économie

En cette fin de siècle, la modernité continue à intriguer l'esprit humain. De par les bouleversements que la mondialisation à laquelle nous assistons aujourd'hui a provoqués, les repères théoriques d'antan sont devenus des préjugés et des obstacles à la compréhension non seulement du futur mais aussi du présent, voire du passé. Les grandes idéologies du XIX^e et du XX^e siècles avaient, en effet, créé des illusions quant au progrès humain et scientifique. La science, la technique et l'économie se sont alliées pour asseoir une civilisation qui nous questionne en profondeur non seulement dans les pays du Sud comme ceux de la rive sud de la Méditerranée mais aussi dans les pays qui sont à la tête de cette même civilisation. L'Occident a créé une immense machine qui le dépasse. Il ne peut ni la gérer de façon harmonieuse, ni la modifier en profondeur. Et l'homme reste le grand inconnu de la mondialisation. La crise du progrès semble, aujourd'hui, incontestable.

L'expérience et l'histoire montrent, en effet, que l'idéologie du progrès avait pris tout son sens à l'intérieur d'une volonté de puissance par rapport à l'Homme et à la Nature. L'Europe a été le territoire de départ de cette culture de maîtrise. Le système industriel, les progrès scientifiques et techniques n'en ont été que les manifestations les plus spectaculaires. En tant que tels, ils ont servi et servent encore de moyens de domination de la « civilisation occidentale » sur le reste du monde. C'est ce même processus qui continue de fonctionner malgré les changements dans les relations planétaires et les réussites économiques de certaines régions du monde comme le Sud-Est asiatique dont les performances ont été remises en cause partiellement par les récentes crises boursières. Miracles et mirages économiques sont monnaie courante dans la sphère de la mondialisation. Les multiples figures de celle-ci sont de plus en plus volatiles.

Pendant longtemps, le découpage disciplinaire a fait croire aux pays du Sud qu'ils pouvaient importer la science, la technique, le système industriel, bref l'ensemble de l'organisation économique du capitalisme, sans tenir

compte de la variété des contextes sociaux et historiques. A ce sujet, la théorie du développement a été un leurre. Elle a, en définitive, permis de capturer des marchés en faisant croire que le développement obéit à des recettes universelles.

Cette croyance scientifique et pratique découle du réductionnisme de la culture du rationalisme. Elle a donné lieu à un « charcutage » de l'Homme des lumières par les sciences occidentales, l'Homme du tiers-monde en a subi les conséquences les plus négatives. Il souffre et fuit les divisions du rationalisme. L'Homme moderne au Nord comme au Sud est découpé en rondelles et fait ainsi l'objet de multiples sciences et connaissances jalouses de leurs autonomies et de leurs statuts. De ce point de vue, les sciences compartimentées ont été un fiasco et le demeurent encore.

Le matérialisme aidant, la conscience intellectuelle s'est focalisée sur les prouesses scientifiques et technologiques de la modernité en laissant de côté les dimensions symboliques et culturelles qui lui sont inhérentes. Or, à y regarder de près, la modernité repose aussi sur un ensemble de mythes fondateurs : croyance dans le progrès matériel et la possibilité de soumettre la nature et l'univers, mythe de la puissance de la rationalité, de la technique, du déterminisme, du marché, de la planification pour le marxisme, etc. Il y aurait ainsi un « monde objectif » à découvrir, à maîtriser et à vivre. Cette maîtrise assurerait le bonheur sur terre, contrairement aux autres métaphysiques considérées comme aliénantes pour l'Homme. Pour se développer, l'Occident a dû, en quelque sorte, changer de religion.

Derrière la raison, il y a une quasi-religion, celle de la culture des Lumières. C'est avec ce sens que l'Occident a gagné, pendant longtemps, la partie sur les autres parties de l'humanité qui avaient et continuent d'avoir d'autres représentations symboliques du monde, de leurs mondes. Cette vision n'est pas explicitée dans l'appareillage des sciences sociales. Au contraire, elle est même refoulée, au nom d'une objectivité, derrière la technicité et les concepts manipulés supposés ainsi neutres. Cet « impensé » (1) est lourd de conséquences théoriques et pratiques, comme nous le montrerons au plan de l'économie.

Pourtant, l'épistémologie des sciences nous met en garde contre la relativité de nos regards et des concepts qui en découlent. Il existe une grande ignorance sur nos propres connaissances ou, comme le dit si bien le physicien Jean-Marc Lévy-Leblond : « Au fond, ce que nous connaissons le moins bien dans la science, c'est elle-même (2). »

Cet état de fait explique, en permanence, nos hésitations entre le scientisme et le relativisme. Face à l'immensité de notre ignorance, toutes proportions gardées, nos connaissances avoisinent, en réalité, le zéro. De nombreux physiciens s'accordent aujourd'hui pour reconnaître que, même dans leur propre domaine, la réalité ne se laisse pas saisir dans toute son épaisseur et que ce qu'ils observent dépend fortement de leurs représentations et des outils qu'ils mobilisent dans leurs pratiques

(1) H. Zaoual, « L'impensé de l'économiste du développement », *Mondes en développement*, n° 68, 1989.

(2) Jean-Marc Lévy-Leblond, p. 15, « La nouvelle méduse ou la science en miroir », p. 15-30 in *Dictionnaire de l'ignorance. Aux frontières de la science*, sous la direction de Michel Cazenave, Bibliothèque Albin

Michel/Sciences, 1998, 288 pages.
La science réserve toujours des surprises comme le montrent aujourd'hui les recherches sur l'origine de la vie. Si, pendant longtemps, les hommes ont cherché à rencontrer des Martiens, les théories actuelles dans les domaines de l'astro-physique semblent indiquer que la vie a été amenée sur terre par des météorites contenant des micro-organismes qui, au contact avec les changements qui s'opéraient sur la Terre, ont donné lieu à une évolution jusqu'à l'Homme. Ce scénario est actuellement à l'étude dans les laboratoires les plus avancés du monde. Sommes-nous des Martiens ? Nous sommes, donc, peut-être, les enfants du cosmos. En résumé, la « soupe » qui donne la vie est pleine d'énigmes. C'est aussi à cette image que semblent répondre les situations hybrides qui émergent des contacts et faux contacts entre les projets censés amener la modernité et le développement et les espaces d'accueil, etc. Inertie, tensions, recompositions, mélanges de toutes sortes s'y imbriquent et donnent naissance à des univers encore incompréhensibles avec les catégories trop tranchées des sciences sociales compartimentées.

(3) H. Zaoual,
La « cytologie » : une
démarche « économique »
indisciplinée.
Introduction à *Critique
de la raison économique*,

scientifiques. Il est indéniable que notre connaissance du monde ne peut qu'être qu'indirecte. Le « réel en soi » réside dans nos représentations et nos sensations, d'où l'importance des cultures et des concepts dans la manière de l'aborder. Et c'est ce que démontre la théorie des sites (3), dans la mesure où elle ne sépare pas totalement l'imaginaire d'une société et ses pratiques concrètes et conceptuelles. Ce qui rend délicate la formation de lois universelles, surtout dans les sciences humaines et sociales. Le savoir est donc fondamentalement de nature conventionnelle. C'est ce qui fait dire même à un autre physicien comme Bernard d'Espagnat que la « réalité indépendante est voilée », conclusion de sa conclusion (4).

Cet état de fait explique aussi la grande variété des paradigmes scientifiques, donc leur relativité. Les sciences connaîtront donc toujours une pluralité de paradigmes (Thomas T. Kuhn), de *themata* (Gérard Holton), structures générales qui organisent, à un moment donné, la pensée scientifique ou des attracteurs conceptuels. Ce pluralisme dévoile des incertitudes, le caractère irréductible de la complexité ainsi que la variété infinie du monde et des multiples visions que nous pouvons porter sur lui (5).

Dans les sciences dites exactes comme la physique, on construit bien des modèles sur des entités (atomes, électrons, photons, quarks, etc.) qu'on est incapable d'observer directement.

On ne les a jamais vus, mais on suppose leur existence, et on échafaude des théories et des modèles imbriqués les uns aux autres. Comme le dit lui-même Bohr, l'un des pères fondateurs de la théorie quantique : « Il est erroné de penser que l'objet de la physique soit de découvrir comment est faite la nature. La physique concerne ce que nous pouvons dire sur la nature (6). » Malgré les progrès de la science, les physiciens se posent encore la question primordiale : l'univers est-il rationnellement intelligible ? La capacité de la science à le modéliser dépend de la réponse à cette question. En premier lieu, et contrairement aux spécialistes des sciences sociales comme par exemple les économistes, les physiciens reconnaissent leur incapacité à interpréter, de façon cohérente, la réalité des choses et plus encore la flèche du temps en raison du poids de la relativité générale de l'univers. Ce qui ébranle à la racine le principe même de la modélisation rationnelle de l'univers.

De manière plus large et comme le souligne Marceau Felden, les connaissances scientifiques et les référents socio-culturels sont entremêlés et affectent la vision qu'a une civilisation du monde et de la place de l'homme dans ce même monde. « C'est ce qu'exprime la pluralité des savoirs humains. » (p. 265) La représentation du monde n'est donc pas un concept inné. Elle se construit *in situ*, de par les croyances, le symbolisme, les habitudes, les perceptions courantes de la vie quotidienne du milieu d'où l'on s'exprime, où l'on vit. On ne parle jamais de nulle part. Mais en même temps, la vérité ne s'arrête pas à l'horizon du site (à l'horizon local), et c'est là où toute la pensée universelle prend sa force et sa pertinence. L'auteur, par la suite,

opère la distinction classique nette entre ce qui relève de la pensée rationnelle et scientifique et ce qui renvoie à l'omniprésence de l'irrationnel, un ensemble d'entités invérifiables dans les critères de la science ordinaire, logique et expérimentale. Mais cette distinction ne semble plus nette aujourd'hui avec les insuffisances et les risques que représentent aujourd'hui la science et ses applications.

Les débats des physiciens sur la manière de se représenter l'univers s'orientent aussi aujourd'hui « vers des modèles surprenants, appelés « petits univers chiffonnés » à cause de leur petite taille et de leur forme quelque peu biscornue » note J.-P. Luminet (7). Ce chiffonnage de l'univers les amène à une vision moins limpide et claire que la mécanique classique céleste. Il y a incontestablement du « brouillage objectif » dans la nature physique du monde et de l'univers. « Dans le domaine subatomique, écrit l'auteur, le principe d'incertitude illustre ce type de brouillage. Un objet quantique (par exemple un électron) n'a de réalité que si l'on effectue une mesure sur lui, et de plus, la mesure elle-même modifie ses propriétés. Il existe donc un brouillage intrinsèque du monde quantique ; le « réel » n'est pas seulement voilé par nos facultés de perception limitées, il est voilé par la nature même du monde » (p. 175-176). Ce qui donne lieu à des illusions ou, comme en physique, à des « mirages gravitationnels ». Tout ceci constitue l'état d'une science comme la physique et reflète, par certains aspects, les situations auxquelles nous sommes, aujourd'hui, confrontés lorsqu'on s'intéresse aux problèmes de société comme ceux que pose le développement économique ou sa « sœur jumelle » la mondialisation. Celle-ci, au-delà des images simplistes du discours de la globalisation (village planétaire, globalisation, homogénéisation, uniformisation, compétitivité, privatisation, déréglementation, avantage technologique, etc.) laisse entrevoir par le « bas » une expansion de la diversité de situations tant à l'intérieur du système global lui-même (variété des économies et des territoires, variété des systèmes technologiques, variété et rôle des institutions, management culturel des firmes, réseaux, variétés des logiques des marchés concrets locaux, etc.) qu'à l'extérieur (pauvreté, chômage, entrepreneuriat communautaire et ethnique, dynamiques « informelles » urbaines, pratiques économiques hybrides au nord comme au sud de la planète, variété des mondes ruraux, migrations et variétés des cultures, etc.). Sous la méga machine prolifère la « mosaïque » (8). Ces réalités militent pour la prise en compte du « principe de diversité » dans nos raisonnements qui ont tendance à voir le « même » partout, de par la paresse d'une pensée économe en variété. Derrière ces variétés de situation s'exprime la relativité des faits économiques et sociaux. Cette relativité tire sa réalité de la singularité de la vie des sites dont l'existence est, en partie, invisible ; pour cause le réductionnisme.

Ainsi, comme en physique, dans une discipline comme la science sociale du changement, il serait possible de construire des théories, voire des démarches opérationnelles sur la base d'entités sociales dont on ressent les

S. Latouche, F. Nohra et H. Zaoual, l'Harmattan, octobre 1999.

(4) Bernard d'Espagnat, « Qu'est-ce que la réalité au sens de la physique ? », p. 85-98 in *Dictionnaire de l'ignorance...*, op. cit.

(5) Contrairement à ce que la science et la modernité dans son ensemble nous font croire, les « vérités » sont des constructions qui se font par tâtonnement, par convictions, par bricolage, et le tout est teinté par les croyances scientifiques et sociales des chercheurs et des réseaux de chercheurs. Le texte suivant de Bruno Latour discute de ces « impuretés » : « Les "vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques. » Revue *Culture technique*, n° 14, juin 1985, éditée par le CRCT, 69 bis, rue Charles-Lafitte, 92200, Neuilly. Texte publié aussi in *Sciences de l'information et de la communication*, S/D Daniel Bougnoux, éditions Larousse, 1993, p. 570-595.

Dés la première phrase de son texte, B. Latour, spécialiste de la sociologie de la science, affiche sa thèse sur la genèse et l'évolution de nos connaissances scientifiques et techniques. Il ne croit pas au grand partage ou au découpage, en somme, à un processus rationnel qui présiderait à l'organisation du savoir et des découvertes scientifiques. Dans son

interprétation, les oppositions traditionnelles (raison/idéologie, pensée logique/pensée sauvage, magique ou primitive, etc.) y volent en éclats. C'est une description des coulisses de la science qu'il nous expose, en bref de ses origines, de son toilettage à ses formes les plus puristes. C'est une véritable déconstruction de l'idéalisme angélique des savants. Dans la sociologie de la science de B. Latour, les énoncés y sont considérés comme des points de convergence, processus qui se construisent par des tâtonnements techniques, des tactiques langagières, des alliances et des luttes entre factions rivales, etc. En ce sens, la vérité n'est pas intrinsèque à tel ou tel énoncé mais « sociale et disputationnelle ». Tout énoncé scientifique subit ainsi des filtres, entre autres celui des rapports de force entre les communautés scientifiques, les cultures et les réseaux d'appropriation. Que de vérités passent inaperçues à une époque, voire dans l'éternité. Le destin d'un énoncé dépend toujours de la masse et de la densité des réseaux de ses « fidèles » qu'il mobilise. Ici, la science est aussi négociable. En fin de compte, la science se construit donc dans un contexte mêlé, rien n'y est totalement pur. Le laboratoire isolé de la société et des intérêts est une pure fiction de scientifique. En somme, la science ne s'élabore pas en dehors des sites

effets sans pouvoir les identifier avec exactitude. Dans la conception que nous défendons, ces entités sont ce que nous désignons par les sites. Ce qui, en toute logique, supposerait une ouverture de la théorie économique sur la grande diversité des situations, ouverture pouvant aller dans certains cas jusqu'à l'éclatement de ses principes de base. Notre penchant à la modélisation doit devenir donc prudent.

Les modèles ne sont utiles qu'à l'esprit. Dans les démarches excessivement rationnelles et réductionnistes, ils deviennent même de simples vues de l'esprit sans rapport avec les réalités qu'ils sont censés expliquer et a fortiori faire évoluer. Comme la psychanalyse, l'analyse économique a cherché à modifier l'autre. Elle prétend y parvenir en profondeur. Là est toute l'aventure du développement. Mais celle-ci finit par s'épuiser devant la grande variété des sites qui limitent voire modifient de fond en comble les lois rationnelles d'une économie qui a tenté de nier le poids des histoires et des cultures. Tout confirme que les lois économiques restent très sensibles aux « conditions initiales » de leur émergence. Elles portent en elles-mêmes l'effet de contexte. Ce qui les rend relatives. Contrairement à cet impérialisme du *logos* sur le *mythos*, la théorie des sites défend l'idée d'une « économie molle » susceptible de s'adapter à la variété des terrains humains et de leurs imaginaires locaux. Nous savons maintenant par expérience que les processus économiques n'obéissent pas à des causalités élémentaires de nature mécanique. La crise du déterminisme en la matière en témoigne et ouvre la porte à des approches prenant en compte le caractère imprévisible, aléatoire et dynamique voire chaotique des processus en question. A ces caractéristiques vient s'ajouter la nécessité d'intégrer les dimensions culturelles et civiques des comportements des sociétés humaines. C'est cette orientation qui a été choisie par la théorie des sites symboliques en démontrant qu'en définitive, il est illusoire de croire dans l'efficacité de la transposition des modèles économiques d'un espace à un autre sans croiser les expériences de vie afin d'inter-féconder les savoirs et les pratiques. Rien n'est neutre, tout se construit *in situ*, y compris les lois économiques. Dans cette perspective, les lois dites naturelles en économie apparaîtront en tant que constructions sociales situées dans le temps et dans l'espace. Ce qui signe la fin des mythes rationnels en économie (9). L'épuisement du rationnel, aujourd'hui, est révélateur de la puissance du sens dans les pratiques humaines, y compris économiques. Cette revanche du sens sur le calcul (10) introduit dans le débat économique, voire dans tous les débats de société, une véritable révolution dans la manière de discuter du progrès d'une société et de le mener dans la pratique quotidienne. Afin d'avancer dans cette direction, la théorie des sites moule sur le même objet scientifique des interrogations à la fois épistémologiques, économiques et des faits de croyances pratiques. Comme nous le suggérerons par la suite, les acteurs de l'organisation, afin de lutter contre les incertitudes du marché et l'entropie du système économique en général, ont besoin de se situer et de produire

des valeurs et des conventions. Et le site en est un producteur social collectif. Le site fait sens et façonne, de manière dynamique et interactive, les comportements individuels et collectifs. En retour, ces derniers, de par le principe de plasticité des sites, contribuent à modifier et adapter les sites dans leurs éthiques et leurs pratiques en fonction de l'évolution de l'environnement. A la différence de la théorie du marché, la théorie des sites tente de prendre en compte l'ensemble des données du contexte et mixe les valeurs et les comportements économiques. Ce qui donne lieu à des points focaux pour les acteurs de l'organisation (11).

L'univers n'a pas de centre (12). Mais, par définition, « l'homme est un animal territorial ». Ce qui fonde le besoin qu'a l'Homme de créer des points fixes dans sa vie et son parcours. Et ce sont les sites symboliques d'appartenance qui les procurent. Les malaises de la civilisation économique et technique l'y incitent encore plus, l'effet de l'économie de la démesure le pousse à la mesure. Dans la vie sociale, les sites sont des sortes de « constantes cosmologiques » (formule empruntée à Einstein) qui ont pour fonction de stabiliser les systèmes sociaux autour de repères collectifs nécessaires à la vie en société. Lorsqu'ils sont détruits, c'est l'anomie et l'empire de la décohésion de l'organisation, en somme le « vide relationnel », sources de tous les maux politiques et économiques. Des sites totalement détruits, par manque de respect et par des translations hâtives de modèles économiques ou autres, ont une forte propension à produire de l'intégrisme. Un mimétisme fou d'un passé imaginé !

Le site est un superespace localisé dans le temps et dans l'espace dans la mesure où il possède une infinité de dimensions. En cela, il présente plusieurs entrées, chacune d'elles mène à ses labyrinthes. Dans ses épaisseurs historiques et instantanées, le site est vaste et complexe, donc non totalement saisissable. Il sauvegarde une partie de son évolution et modifie ainsi son héritage au présent pour mieux aborder des futurs possibles. Tout y est commencement et recommencement puisqu'il s'agit d'un processus qui se réinvente perpétuellement. C'est l'éternel recommencement adaptatif. Le changement y est donc difficilement isolable comme le sont, d'ailleurs, les transmissions du passé. C'est cette plasticité qui en fait un être collectif inabordable à l'aide des méthodes réductionnistes propres aux sciences sociales admises.

Cette perspective rappelle la notion de structure d'horizon qui nous vient de la phénoménologie de Husserl. A ce sujet, Michel Collor, dans *la Poésie moderne et la structure d'horizon* (PUF, 1989, p. 9), écrit : « L'horizon organise le paysage en un ensemble cohérent, mais, en même temps, le rend disponible à une infinité d'autres organisations possibles. Il constitue un principe de structuration, mais aussi d'ouverture (13). » Ce qui donne lieu à des mariages et à des alliages de sites. C'est le métissage des sociétés et des cultures. Le site y joue le rôle d'un centre de gravitation des comportements dans l'espace-temps.

d'appartenance. Elle se fait *in situ*. Et les scientifiques tentent ainsi, à chaque fois, de consolider et de défendre leur vision autour d'un site de croyances à la fois scientifiques et sociales. Les frontières rigides entre le sujet et l'objet, les faits et le cognitif, la science et ce qui est supposé ne pas l'être, la science et la technique, les pratiques scientifiques et les croyances, etc. ne sont plus d'une grande portée. Elles sont devenues elles-mêmes des obstacles épistémologiques pour la connaissance des réalités et l'élucidation de ses modes de fonctionnement. Les travaux des grands épistémologues anglo-saxons le montrent bien (cf. aussi H. Zavalet, « Les dimensions « cachées » des processus scientifiques : une leçon pour la science économique », *Cahiers de l'économie de l'innovation*, n° 1, 1995, l'Harmattan, Paris). Le Rasoir d'OCCAM a trop découpé le monde : « Les entités ne doivent pas être multipliées au-delà du nécessaire... » C'est contre ces « coupures épistémologiques et interdisciplinaires, voire interculturelles » que s'insurgent les nouvelles approches du savoir scientifique. D'ailleurs, « C'est la même division, écrit B. Latour, que l'on emploie pour diviser les sauvages des civilisés, les profanes des experts, les techniciens des ingénieurs, l'esprit de finesse de l'esprit de géométrie, le monde

précopernicien du monde copernicien, les pseudo-sciences des sciences, les enfants des adultes, les autres civilisations de l'Occident. » (p. 577)
« Heureusement pour nous, cette grande universalité du grand partage est aussi sa faiblesse. » (p. 577)
L'exploration des dimensions cachées du savoir nous permettent, maintenant, de rendre moins étanches ces frontières qui servent de protections paradigmatiques à ceux qui ont « une peur bleue » du relativisme au nom d'un rationalisme appauvrissant. Et c'est le projet épistémologique de la théorie sociale des sites. Tout se passe comme si : « Un rêve hante la science, celui de l'auto-fondation, le doux sommeil du propre, du pur et du donné d'avance. » (p. 570) Or, la raison ou de manière plus générale la science s'élabore dans des interactions de réseaux, des rencontres fortuites, des stratégies individuelles et institutionnelles, etc. En conclusion de son article, Bruno Latour écrit : « Le monde moderne est une vue de l'esprit, comme la science, ou l'économie, ou le capitalisme. » (p. 595)

(6) Conférence de Côme, 1927, cité par Marceau Felden, *la Physique et l'énigme du réel*, coll. Sciences d'aujourd'hui, éd. Albin Michel / Sciences, 1999, Paris, p. 137.

(7) Jean-Pierre Luminet, « La topologie de

La géométrie locale des sites ressemblerait aussi aux descriptions que propose la topologie en physique. « La topologie, écrit J.-P. Luminet, qui signifie littéralement connaissance des lieux, est la branche de la géométrie qui classifie les espaces (à nombre quelconque de dimensions) de telle sorte qu'à l'intérieur d'une classe donnée, tous les espaces peuvent se déduire les uns des autres par déformation continue (sans découpage ni déchirure) (14). » En effet, comme nous l'avons déjà montré dans d'autres travaux de recherche, les sites tout en étant singuliers s'imbriquent les uns dans les autres de par leur caractère ouvert. Ce principe interdit toute coupure totale entre les cultures de l'Humanité et milite en faveur du principe de tolérance d'autant plus que tout organisme social qui se referme sur lui-même contribue à sa propre destruction. La singularité de chaque groupe se nourrit de la diversité des autres. Il est dans la nature des systèmes sociaux d'être ouverts. Tout apport de l'extérieur vient s'ajouter et se mêler à ce qu'était déjà le site, dans son histoire comme dans sa vision du monde. C'est une accumulation de couches tectoniques mouvementées qui finit par donner une personnalité de base momentanée aux acteurs d'un espace donné. Ces métamorphoses n'ont aucune direction linéaire. Elles se produisent de façon chaotique d'où leur caractère indéchiffrable par les visions classiques de l'évolution des sociétés (15).

C'est pourquoi la Méditerranée, à titre d'exemple, est un bassin entouré de sites symboliques qui se ressemblent et qui se différencient au gré des parcours et des trajectoires. Nous avons là un exemple de mosaïque humaine enchevêtrée de par l'histoire. La modernité qui l'occupe est forcément métissée, donc à chaque fois située. Chaque site la décode à sa manière. Ces colorations situées échappent au réductionnisme qui est aux commandes de la civilisation globale, celle de l'économiquement correct. Ce qui donne lieu à de nombreux quiproquo culturels et économiques. La réponse à ce défi résidera dans la capacité des acteurs impliqués à écouter et à manager la diversité par un savoir recomposé des sciences compartimentées et des cultures éclatées.

2. La fin des mythes rationnels en économie

Nous ne voyons pas comment l'économie, qui est une des sciences les plus fragiles, située entre les sciences dites dures et les sciences dites molles, pourrait échapper à des interrogations aussi surprenantes que celle d'une science beaucoup plus avancée qu'elle comme l'est la physique. Tout devient alors possible, y compris la remise en cause des principes les plus communément admis dans cette branche de la pensée du social.

Si les mirages existent dans le monde de la physique, le monde de l'économie serait surpeuplé d'illusions en raison de la nature fragile des acquis en la matière. Il n'y a pas de « fond rocheux » en économie. Le problème n'est pas forcément d'admettre que cette vision du monde puisse procurer quelques recettes dans la gestion des affaires des hommes, mais celui de

son « arrogance » quant à sa capacité à régenter des systèmes aussi complexes que le sont les sociétés humaines. Et c'est contre cette attitude que s'élève la théorie des sites qui prend la précaution d'une « ignorance raisonnée ». Celle-ci suppose d'elle-même la remise en cause de l'expertise et la réhabilitation du rôle des populations sur leur propre devenir. Ce qui, du même coup, conduit à une épistémologie plus ouverte sur leurs réalités vécues. En toute logique, cette perspective fait exploser les modèles du réductionnisme de la science économique. Elle ouvre la voie au pluralisme des points de vue et à l'intégration des dimensions de l'existence relevant de multiples domaines séparés jusqu'ici par le compartimentage des disciplines, des cultures et des rôles des uns et des autres. Il s'agit donc d'une recherche éminemment au quotidien et c'est, d'abord et avant tout, celle des personnes concernées directement par la situation. C'est là que l'*homo situs* (l'homme concret en situation) réapparaît non seulement comme acteur mais aussi comme chercheur de la conjecture de sa quotidienneté, autrement dit sa capacité à définir, en toute liberté, ses problèmes et solutions. Il n'y a pas que les intellectuels qui élaborent des hypothèses. A chaque instant s'affichent des dilemmes, des interrogations, des choix individuels et collectifs dans les diverses situations qui s'imposent aux individus et aux organisations sociales dans lesquelles ils évoluent concrètement. Ils y réagissent au mieux en tenant compte de multiples facteurs auxquels ne pensent pas les théoriciens ni même les praticiens. C'est la perspective de la théorie de la rationalité située des acteurs (16).

En toute évidence, la dynamique des situations, dans ses épaisseurs, ses variétés, ses dimensions, etc. est telle que tout modèle est dans l'incapacité de simuler le déroulement de la situation. Celle-ci se déroule en se déroulant. A tout moment, des bifurcations majeures ou au moins mineures sont vraisemblables. Les indéterminations sont donc omniprésentes et rendent ainsi dérisoire tout déterminisme. Si en physique quantique, l'observation déforme la situation que décrit le mouvement d'un objet quelconque, dans le domaine du social, comme celui de l'économie, ce qui apparaît comme une réalité imposante est le fruit des représentations et des actions des agents impliqués directement ou indirectement par la situation. Ces processus de construction se font dans le feu de l'action tout en intégrant, de manière instantanée, les données accumulées dans le contexte d'action.

Cette sédimentation se fait dans la durée, l'expérience, l'apprentissage et le tout conformément à ce qui est supposé, par les acteurs eux-mêmes, être l'identité de leur monde d'appartenance. Ce sens est tapi dans l'action quotidienne. Car le « réel » en la matière n'est pas rationnellement définissable (axiomatiquement formalisable). « Les mathématiques pures, écrit le poète Novalis, sont une religion. » L'intégrisme platonicien commence quand on croit que tout peut se comprendre et s'entendre par la magie des êtres mathématiques. Or, ils ne représentent qu'eux-mêmes, et c'est l'erreur fatale des idéalistes en économie comme dans d'autres domaines de croire le

l'espace », p. 174
in Dictionnaire de l'ignorance. Aux frontières de la science, sous la direction de Michel Cazenave, Bibliothèque Albin Michel / Sciences, 1998, p. 167 et p. 176.

(8) H. Zaoual, « La mondialisation est-elle synonyme d'un modèle unique ? » *in* B. Kherdjemil (dir.), *Mondialisation et dynamiques des territoires*, l'Harmattan, 1998, p. 17 à p. 27.

(9) S. Latouche, F. Nohra et H. Zaoual, *Critique de la raison économique. Introduction à la théorie des sites symboliques*, l'Harmattan, 1999.

(10) H. Zaoual, « La théorie des sites et l'organisation économique » *in Critique de la raison économique...*, *op. cit.*

(11) La notion de site rappelle les théories indigènes mélanésiennes sur le mana telles qu'elles ont été décrites par M. Mauss (1902-1903). Le mana a son énergie en lui. Il est imprégnant. Comme le signifie M. Mauss, lui-même : « En résumé, le mana est d'abord une action d'un certain genre, c'est-à-dire l'action spirituelle à distance qui se produit entre des êtres sympathiques. C'est également une sorte d'éther, impondérable, communicable, et qui se répand de lui-même. Le mana est en outre un milieu ou, plus exactement, fonctionne dans un milieu qui est mana. C'est une espèce

de monde interne et spécial, où tout se passe comme si le mana seul y était en jeu » (M. Mauss et H. Hubert, « Esquisse d'une théorie générale de la magie » 1902 in M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 105 cité p. 115 par Tobie Nathan, *L'Influence qui guérit*, Editions Odile Jacob, 1994, 350 pages.

(12) Michel Casse, « La cosmologie noire » (p. 31) in *Dictionnaire de l'ignorance...*, op. cit.

(13) Cité p. 69 par Gilles Cohen-Tannoudji : « Les constantes universelles et la structure d'horizon de la physique » (p. 69-84) in *Dictionnaire de l'ignorance...*, op. cit.

(14) Jean-Pierre Luminet, op. cit., p. 170.

(15) H. Zaoual, « Endogenous cultures and modernity in Maghreb », *Interculture. International Journal of Interdisciplinary Research*, volume XXV, Issue 117, p. 2 - p. 13, 1992. En collaboration avec le Laboratoire d'anthropologie juridique de l'Université de Paris 1, Montréal, Canada. Voir aussi The Economic System of the Soussi. *The European Journal of Development Research*, volume 2, n° 1, juin 1990, p. 59 -p. 64, Social and Political Sciences Department, Free School Lane, Cambridge / England.

(16) H. Zaoual, de l'homo oeconomicus à l'homo situs » in *Pratiques de la dissidence*

contraire et cela sans précaution. La macro-économie en devient aveugle et sans prise sur la réalité comme le suggèrent les situations du monde contemporain.

En réalité, le « réel » se construit dans l'intersubjectivité de la situation. Le site en donne l'horizon. C'est donc non pas le rationnel qui devient essentiel mais le relationnel. C'est un monde intérieur qui devient extérieur. Si l'Homme a créé de puissantes machines à produire et à calculer, il est encore dans l'incapacité à incorporer dans la technique la totalité des capacités du cerveau humain. De par ses capacités à penser, à anticiper, à innover, etc. le cerveau humain est inimitable. Comme le suggère l'article de Jacques Arsac (17). « L'informatique n'a pas accès au sens, en sorte qu'il se dresse sur sa route comme un mur ». Et de continuer : « Il est impossible de faire une intelligence artificielle, l'informatique s'arrête où commence le sens, elle se heurte à lui comme la physique au mur infranchissable de la vitesse de la lumière. » Un ordinateur calcule mais il n'a pas de signification en soi, ni la capacité à donner et à renouveler le sens affecté aux choses et à l'évolution du monde. C'est aussi pour cette raison que les modèles économiques ou la technique peuvent voyager autour de la planète sans véhiculer le sens profond qui les a motivés dans leur territoire de départ. De façon moins radicale : « La culture, écrit Jean-Marc Lévy-Leblond, se propage beaucoup moins vite que la communication. » (p. 29) Gare au village planétaire ! Et on aboutit à des télescopes et des crash économiques et sociaux. Le modèle intrus ne mobilise guère le site cible. Au contraire, il peut en détruire les capacités de régénération et la vitalité. Et c'est le vide qui s'empare de la société d'accueil. Ce phénomène est la racine de l'inertie des organisations et des sites qui n'ont pas su promouvoir une pensée et des pratiques institutionnelles adaptées à leurs singularités tout en s'inspirant d'emprunts extérieurs. Le « sous-développement » (si vous nous permettez d'user d'une vieille définition), l'anarchie, etc. dérivent d'abord de l'intellect. Une société sans philosophie est dans l'incapacité d'avoir une « économie » prospère. Elle n'a plus de « tableau de bord » pour se guider dans le chaos inhérent au monde, d'où l'utilité du travail éthique et conceptuel qu'exige l'histoire des élites qui gouvernent. En économie, il faut penser avant de dépenser !

II. A la modernité située

1. Sites cibles et missiles du développement économique

L'histoire intellectuelle et pratique de l'économie du développement illustre parfaitement l'idée que les lois économiques dites naturelles sont en réalité des constructions sociales situées dans le temps et dans l'espace. De ce fait rien ne dispense de faire l'effort d'un discernement de situation, au contraire. L'échec fréquent des pratiques du développement conduit inéluctablement à raisonner dans le cadre d'une crise de paradigme (18).

L'accumulation d'anomalies est le signe de la fin d'une conception scientifique. C'est ce que nous suggèrent les œuvres du physicien-historien Thomas Kuhn. Toute théorie est d'abord une interprétation des faits, et lorsqu'elle devient incapable de les rendre intelligibles, elle doit disparaître. Telle est la loi de la pensée critique : la destruction créatrice des paradigmes scientifiques. Et c'est ce qui est arrivé à l'économie du développement depuis une vingtaine d'années. Les faits donnent raison à ce diagnostic dans la mesure où les modèles économiques qui s'en inspirent n'ont pas donné les résultats sociaux ni même les conséquences macro-économiques envisagées.

Dans leur profondeur, les routines du paradigme en question sont constituées d'automatismes de pensée dont l'aveuglement est incontestable aujourd'hui. Les modèles en question répondent, en effet, parfaitement à la conception de base qui a structuré la science économique telle qu'elle a été formulée dans le contexte historique des pays industrialisés. Le postulat essentiel sur lequel s'est construit cet énorme savoir consiste à croire que nous pourrions séparer totalement le territoire d'exercice intellectuel de l'économiste du reste de la société. Ce découpage est lourd de conséquences théoriques et pratiques, comme l'illustrent de nos jours non seulement la situation dans les pays du sud, mais aussi celle des pays du nord de la planète.

Certes, ce réductionnisme a servi à construire une science qui se veut autonome par rapport aux autres domaines de l'homme et à ceux des sciences dites naturelles et physiques. Mais dans cet effort de systématisation, la démarche en question, de par l'illusion que procure le réductionnisme monodisciplinaire, a complètement, par la suite, perdu de vue qu'elle était censée traiter de l'homme dans son universalité et sa diversité. Ce qui s'en est suivi est un isolement excessif des lois économiques par rapport à la variété des contextes d'action des acteurs. Les catégories décrétées sont : une et unique rationalité pour tous, le marché est le seul mode de régulation des échanges et qui plus est, le seul horizon de l'évolution d'une société. De plus, cet univers est censé produire de l'harmonie et un équilibre viable pour tous. Dans cette perspective, la division du travail et les lois du marché (concurrence, compétitivité, accumulation, etc.) sont supposées créer les conditions de l'émulation et l'innovation indépendamment des singularités locales. La perspective de l'ensemble de ces hypothèses est l'opulence de la société. Ce travail d'abstraction s'est opéré en oubliant qu'il découle lui-même d'une culture particulière, celle de la maîtrise qui caractérise le changement de la vision de l'Homme et du monde qu'a connu l'Europe au XVIII^e siècle. A ce sujet, même les sciences dites naturelles comme la chimie ou la physique sont des sciences sociales puisqu'elles expriment un imaginaire conquérant, celui sur lequel s'est construit aussi le capitalisme. Du même coup se dévoile l'idée que les sciences et les techniques qu'une société construit ne sont pas totalement indépendantes du sens qu'elle institue et, par là même, des définitions qu'elle s'auto-construit sur tout ce qui l'entoure.

économique. Réseaux rebelles et créativité sociale, Yvonne Preiswerk et Fabrizio Sabelli (dir.), Nouveaux cahiers de l'I.U.E.D. de Genève n° 7, 1998.

(17) Jacques Arsac, *L'informatique et le mur du sens* » (p. 215 et p. 218) in *Dictionnaire de l'ignorance...*, op. cit., p. 213-234.

(18) H. Zaoual, « La crise du paradigme du développement », in *Revue Tiers-monde*, n° 100, 1984, *le Développement en question ?*

(19) H. Zaoual, *Du rôle des croyances dans le développement économique*, thèse de doctorat d'Etat, Université de Lille 1, mars 1996.

De ce point de vue, le « complexe mythique de maîtrise et d'accumulation (19) » nous semble caractériser le monde moderne et les systèmes technique, scientifique et économique qu'il met en œuvre pour réaliser sa quasi-identité culturelle au détriment de toutes les diversités occidentales comme orientales. Afin d'approcher l'homme de cette identité instrumentaliste, l'économiste, dans son propre domaine, usera du concept d'*homo æconomicus* : l'homme rationnel guidé uniquement par son intérêt et ses plaisirs. Il est censé maîtriser ses choix et l'ensemble des informations qui lui sont nécessaires dans la conduite de ses affaires quotidiennes. Ce dernier illustre, en quelque sorte, l'Homme debout de Kant. Dans ces conditions, la rationalité devient une technique du plaisir puisqu'elle cherche à en maximiser l'intensité sous la contrainte des lois du milieu, la concurrence, les prix, les revenus, etc. Ce qui est aussi en accord avec l'individualisme de la société moderne dont la structuration s'atomise et renforce l'idée que seul le marché (voire, à la marge, l'Etat) est le siège de la coordination sociale. Et, la boucle est bouclée.

Ce sont ces mêmes catégories que l'on retrouve au cœur de l'économie du développement de façon implicite ou explicite. A ce niveau, cette branche du savoir n'a été qu'une simple extension des postulats que l'Occident moderne s'est construit sur ses propres réalités. Cette posture a encouragé la construction de modèles de développement sur la base du parcours plus ou moins simplifié des sociétés fortement marquées par la révolution des lumières. Toutes les définitions de l'économie du développement (et le marxisme n'y a pas échappé loin de là) en portent les traces. Et, en même temps, elles sont très éloignées du véritable parcours de l'économie du capitalisme dans les pays d'où la théorie économique tire ses origines et ses fondements. Car le réductionnisme a beaucoup appauvri les recherches sur la nature et les causes de l'évolution économique et historique de ces mêmes contrées du monde. Ces penchants ont contribué à la croyance dans l'autonomie et l'automaticité des lois d'évolution économique. Les faces cachées des révolutions industrielles et technologiques passent ainsi inaperçues.

Dans les faits, ceci s'est traduit par des transpositions hâtives de concepts et de modèles sur les sites supposés « sous-développés » en vue, du moins en théorie, de les faire évoluer vers un modèle d'économie et de société jugé a priori supérieur. L'expérience montre aujourd'hui que l'instance économique telle qu'elle est perçue et définie par l'économie dominante n'est aucunement déterminante dans la dynamique des sociétés et particulièrement dans celles du Sud. Tout modèle économique qui ne tient pas compte des contextes auxquels il s'applique est voué à l'échec dans ses propres critères de réussite. Dans les zones d'interactions avec le milieu d'accueil, il s'en trouve modifié en profondeur. Il tend à détruire les sociétés et les économies auxquelles il est administré et, dans le même mouvement, il se détruit partiellement, voire totalement.

Au bout de ces télescopages, les réalités qui s'affichent devant nos yeux sont fortement hybrides. Ce qui laisse entrevoir la puissance des territoires locaux sur les modèles de la macro-économie et de la micro-économie. Celles-ci demeurent ainsi très incomplètes, voire complètement contradictoires avec les impératifs des pratiques locales. Ce qui en ressort est essentiellement une économie formelle de rente et fonde la pertinence de l'hypothèse du développement comme débouché. En ce sens, tout concourt à ce que le modèle économique prenne en otage le site et l'oriente vers la consommation, même déguisée en investissement économique. La mécanique d'entraînement de ce dernier s'en trouve contrariée par la rébellion des sites.

En effet, même l'investissement ne fait pas le développement lorsqu'il ne mobilise pas les capacités locales d'innovation et de découverte. Les pratiques des usines clefs-en-main ainsi que le fonctionnement des économies agro-minières (cultures de rente, bois, minerais, pétrole, etc.) l'illustrent parfaitement. Le développement ainsi mené mène aux gaspillages, à la corruption et à la dette sans véritable amélioration du niveau de vie du plus grand nombre, et cela dans tous les critères du système. Avec ce stratagème, la « modernité parachutée » produit ainsi du chaos économique et culturel et tend vers des situations explosives lorsque la démographie et les inégalités s'en mêlent. Les migrations ne sont pas des solutions totales à ces impasses. L'économie du système global dispute les ressources naturelles aux populations et les pousse vers des migrations sans issue. Elle détruit les écosystèmes des milieux et leur variété génétique, accroissant ainsi les risques à la fois pour les populations locales et aussi pour le monde industrialisé.

Dans les pays du Sud, un tel mécanisme, qui semble universellement inexorable, ne produit même pas le développement économique escompté par les modèles appliqués. Les dernières expériences comme celles des programmes d'ajustement structurel, devenus aujourd'hui les seuls remèdes restants des thérapies du changement économique, le montrent bien. L'impératif des grands équilibres économiques déprime les économies formelles des pays concernés en dégonflant la « bulle souvent artificielle » du développement à crédit sans contribuer à une véritable diversification des exportations en direction des produits à forte valeur ajoutée. La classique division internationale que subit la grande majorité des pays du Sud reste souvent égale à elle-même. Pis encore, dans de nombreuses situations, elle a même tendance à se renforcer en raison de la baisse relative des prix des produits primaires ou semi-finis exportés. Laquelle baisse exige un accroissement en volume physique des exportations dévalorisées par les marchés mondiaux. Ce qui, à son tour, accroît la destruction de la socio-bio-diversité de la planète et la pauvreté des pays concernés. A l'intérieur même du système, l'emprise des monoexportations reste donc un problème crucial des économies du Sud d'autant plus que le pouvoir d'innovation scientifique et technique se concentre dans les économies les

plus puissantes de la planète. Les économies qui esquivent les mouvements erratiques des marchés connaissent plutôt une spécialisation internationale diffuse. Contrairement à la théorie pure de l'échange international, une variété relative des activités est plutôt un atout anti-chaos économique. A ce sujet, il faut noter le paradoxe de l'hyperspécialisation des économies formelles africaines et leur détresse macro-économique. Tout se passe comme si plus on suit les enseignements de la théorie de la spécialisation économique, plus on accumule des handicaps. Bref, la vie économique elle-même a donc besoin de toutes sortes de variétés.

2. Le pluralisme « économique » : une voie d'avenir

Les impasses des P.A.S. se retrouvent heureusement compensées par la prolifération des dynamiques économiques dites informelles qui sont le fait des gens de la base des sociétés du Sud (20). Ces régulations par le bas ne sont pas le fait des pratiques de la science normale du paradigme dominant. D'ailleurs, elles restent énigmatiques dans leur conception et leurs critères de performance. Ce sont, entre autres, ces micro-ordres spontanés qui motivent une relecture « économique » plus endogène des phénomènes de changement de société. La pensée formelle de l'économie doit y prendre modèle. Et si elle accepte ce défi, elle sera, en toute logique, amenée à opérer une révolution scientifique dans sa conception. C'est à quoi nous invite le paradigme des sites symboliques d'appartenance. La perspective qui s'y annonce relève d'une démarche à la fois transdisciplinaire et interculturelle. Ce qui remet en cause de fond en comble le découpage sur lequel s'est construite la science économique depuis deux siècles. Les idées relatives à un univers économique qui serait complètement séparé des faits de sociétés et de leurs éthiques s'évanouit de lui-même et laisse entrevoir une épistémologie plus ouverte, plus flexible et moins violente. Ainsi le métissage des cultures, des concepts et des pratiques doublé d'une pédagogie d'accompagnement deviendra l'horizon des recherches économiques dans le futur.

Dans cette perspective, « l'économie molle des sites » a pour exigence une capacité d'adaptation à l'immense variété des terrains et un respect de la liberté des populations à formuler et à exécuter leurs projets d'avenir sur la base d'une relation étroite entre leurs croyances et leurs pratiques. Ce qui est une façon de situer dans le temps, dans l'espace et dans la culture les lois du changement y compris économique. Et c'est là que la puissance du « local » (21) prend le dessus sur la « globalisation » perçue comme un modèle unique valable en tout temps et en tout lieu (22). Cette manière d'aborder la « chose sociale » est d'autant plus utile qu'elle est efficace car l'expérience nous a appris que le dynamisme des sociétés et des organisations économiques prend racine dans les croyances locales qui les motivent. Le placage de modèles aéroportés s'apparente dans la plupart des cas à une « cage » pour la créativité et l'innovation locales. Les transferts

(20) H. Zaoual, « Economie et sites symboliques africains » in *Revue internationale de recherche interculturelle et transdisciplinaire*, hiver 1994, n° 122 (numéro spécial sur la méthode des sites appliquée aux économies africaines, 50 pages), Montréal, Canada. Version anglaise : « The Economy and the symbolic sites of Africa », *International journal of intercultural and transdisciplinary research*, vol. XXVII, n° 1, winter 1994, Issue n° 122 (42 pages).

(21) H. Zaoual (dir.), *la Socio-économie des territoires. Expériences et théories*, l'Harmattan, 1998.

(22) Voir Henry Panhuys et H. Zaoual (sous la direction), *Diversité des*

aveugles de modèles inhibent l'émancipation des peuples et stérilisent ainsi leurs propres richesses culturelles, techniques et économiques. Et c'est la crise morale.

En somme, comme le suggère la théorie des sites, rien ne peut se faire sans la prise en compte du site des acteurs. Et ce site se construit dans la durée historique. Il est fait de mythes, de valeurs, de sens, etc. qui structurent, en profondeur, les organismes sociaux qui évoluent dans un espace physique donné, voire dans divers espaces géographiques par migrations interposées. Tout le reste en découle, y compris la manière d'endogénéiser les échanges de toute nature avec l'environnement local, régional, national et mondial. A y regarder de près, nous avons bien affaire à des mondes imbriqués qui amènent les acteurs de situation à recomposer en permanence le sens de leur existence, leur site d'appartenance et, par voie de conséquence la rationalité de leurs décisions. Ce qui fonde le caractère dynamique des sites, contrairement au culturalisme statique.

3. En dernière instance, aucune instance n'est déterminante

Même si le site détermine, il est aussi déterminé par toutes sortes d'interactions internes et externes. Il n'y a pas de « nécessité en dernière instance » ou un point fixe donné d'avance comme le met en avant l'approche de Pierre Lévy (23). La théorie des sites montre bien que les univers sociaux ont un caractère dynamique et ouvert sur le changement et l'adaptation. De ce fait, le site est une sorte de point fixe éternellement en recomposition. C'est une construction sociale qui se construit en permanence sous l'impulsion des désordres inhérents à la nature des organismes sociaux. C'est donc une mise en ordre du désordre dont ont besoin les acteurs pour se repérer et agir sur leur réalité. En ce sens, ils ont besoin de donner un sens à leurs actions et interactions locales et concrètes. Le sens de leurs pratiques soutient et donne une direction à la manière dont ils se coordonnent dans un univers perturbé. Cette adhésion/construction structure et produit des routines organisationnelles et donne au site dans son ensemble le caractère d'un « habitus anthropologique » momentané. Le site devient ainsi un code social, le siège des coutumes locales, le temps qu'elles soient soumises à l'évolution donc à la sélection du changement de l'environnement. A ce niveau, tout peut concourir au changement, y compris le moindre facteur insoupçonnable. La démographie des agents et des facteurs du changement est tellement vaste et variée que le moindre déterminisme est à prendre avec précaution. Ni la technique, ni la science, ni la culture, ni la loi de l'économie, ni la démographie ou l'écologie du milieu, etc. n'est à elle seule déterminante dans la configuration du devenir du site. Le façonnement de ces différentes dimensions peut se faire dans toutes les directions et motive ainsi une grande indétermination.

Comme le montre Pierre Lévy dans le domaine de la technique, le concept d'interface homme/machine, à titre d'exemple, est une manière d'humaniser

cultures et mondialisation,
l'Harmattan, 2000.

(23) Pierre Lévy,
« Les technologies de
l'intelligence. L'avenir de
la pensée à l'ère
informatique » (p. 596-
605) in *Sciences de
l'information et de la
communication*, Daniel
Bounoux (dir.), éditions
Larousse, 1993.
Texte tiré de l'ouvrage de
l'auteur intitulé *les
Technologies de
l'intelligence. L'avenir de
la pensée à l'ère
informatique*, La
Découverte, Paris, 1990.

la technique : « Il n'y a pas de « technique » derrière la technique, ni de « système technicien » sous le mouvement de l'industrie, mais seulement des individus concrets situables et datables. Il n'existe pas non plus de « calcul », de « métaphysique », de « rationalité occidentale », ni même de « méthode » qui puissent expliquer l'importance croissante des sciences et des techniques dans la vie collective » (p. 601). De son point de vue, ces macro-entités sont vagues, transhistoriques et dépourvues d'efficacité quant à l'explication de ce qui est. En étant de simples dimensions d'analyse, ou pis des angles de vue figés en disciplines (cf. p. 602), elles ne peuvent aucunement être parties prenantes dans l'action et dans ce qui advient. Même si ces abstractions sont utiles, poussées à l'extrême, elles sont déformantes et, pis, elles créent l'illusion quant à leur capacité d'agir sur le réel. A ce sujet, l'auteur souligne qu'« aucune de ces macro-entités idéales ne peut déterminer quoi que ce soit parce qu'elles sont privées de tout moyen d'agir » (p. 602). Dans l'interprétation de l'auteur, elles sont réduites à de pseudo-acteurs.

En réalité, et c'est là où l'auteur converge vers la théorie des sites lorsqu'il écrit : « Les agents effectifs sont des individus situés dans le temps et l'espace. Ils se livrent aux jeux des passions et des ivresses, aux manèges du pouvoir et de la séduction, aux raffinements compliqués des alliances et des retournements d'alliances. Ils se transmettent par quantité de moyens une foule de messages qu'ils ont le devoir de tronquer, fausser, oublier et réinterpréter à leur manière. Ils s'échangent un nombre infini de dispositifs matériels et d'objets (voilà la technique !) qu'ils transforment et détournent perpétuellement. » (souligné par nous, p. 602). Cette conclusion fondamentale rejoint l'hypothèse de l'imbattable acteur de la théorie des sites : l'*homo situs*. En effet, elle révèle la subtilité et la capacité qu'ont les acteurs du site à décoder de manière interactive les éléments constitutifs de leurs univers et les changements qui s'y opèrent. Ces jeux d'interaction présentent des formes ondulées et une malice insoupçonnable pour la pensée qui y cherche des mécanismes identifiables et déterminés une bonne fois pour toute. La subtilité instable de tels univers traduit la capacité d'invention permanente des acteurs de la situation. Ils sont partie prenante de leur devenir qui se fait, à chaque fois, de manière singulière, épousant ainsi un passé constamment réactivé dans la direction qui se construit dans les interactions de leur monde. C'est dans ce processus dynamique que le site se fait en se faisant ; et cela dans toutes les dimensions de l'existence locale. C'est ce qui fait dire à Pierre Lévy : « Aujourd'hui, quoique l'on reconnaisse des caractéristiques cognitives universelles pour toute l'espèce humaine, on pense généralement que les manières de connaître, de penser, de sentir sont largement conditionnées par l'époque, la culture, les circonstances. On appellera « transcendantal historique » ce qui structure l'expérience des membres d'une collectivité. » (Souligné par nous, p. 603.) Ici, encore nous voyons se dessiner l'impératif du concept de site comme

entité collective historiquement située. Le site situe donc les individus mais dans le même mouvement le site est à situer dans le temps et dans l'espace, ainsi de suite. Le site situe les siens en s'auto-situant dans les changements qui l'affectent du dedans et du dehors.

Conclusion provisoire

C'est dans ce contexte scientifique et pratique que les notions d'*homo situs*, de rationalité située, de performance située et d'évaluation cytologique sont plus opératoires que les classiques catégories de l'économie comme l'*homo œconomicus*, rationalité économique, profit individuel, etc. Bref, ici, toute la philosophie de l'utilitarisme s'en trouve remise en cause ou au moins questionnée. Comme nous avons essayé de le montrer, les notions en question relèvent d'un métissage de disciplines et de cultures. Cette réorientation de la recherche est plus réaliste que l'idéalisme économique qui n'est plus capable d'interpréter les faits. La théorie des sites, de par son approche des espaces vécus des acteurs de l'organisation, n'est ni un économisme, ni un culturalisme, c'est tout simplement un « réalisme ». En situant les « lois économiques » comme constructions sociales issues des interactions du milieu, la théorie des sites est une manière d'humaniser l'économie, de la rendre plus relationnelle, moins rationnelle, voire plus fraternelle. Cette humilité est aussi une prise de conscience des limites de notre savoir de maîtrise. Ce qui milite en faveur d'un pluralisme dans une science qui s'est voulue, pendant longtemps, la plus « dure » des sciences « molles ». Ce faisant, elle a rendu l'Homme méconnaissable et étranger à lui-même.